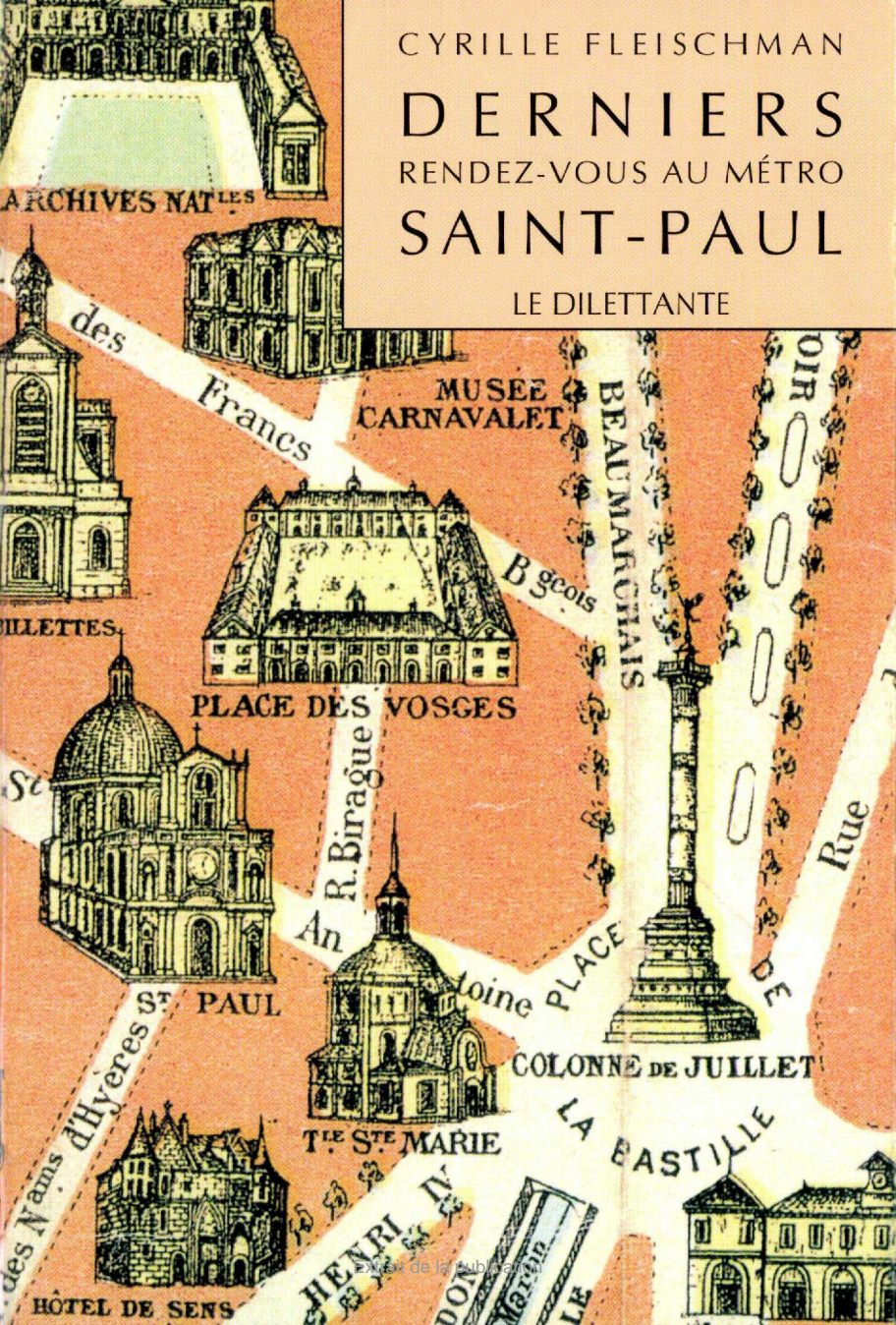


CYRILLE FLEISCHMAN

DERNIERS RENDEZ-VOUS AU MÉTRO SAINT-PAUL

LE DILETTANTE



ARCHIVES NATIONALES

des
Francois

MUSEE
CARNAVALET

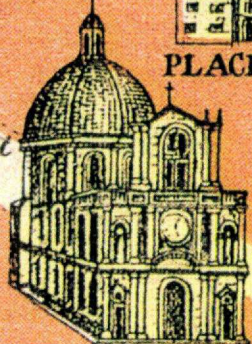
BEAUMARTINAIS

UILLETTES.

PLACE DES VOSGES

Bgeois

St



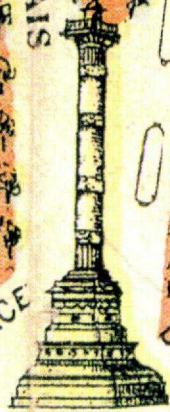
R. Birague

An

toine

PLACE

Rue



COLONNE DE JUILLET

des Noms d'hyeres
ST PAUL

TE. STE MARIE

LA BASTILLE

HOTEL DE SENS

HENRI IV
DON
LE



Cyrille Fleischman

*Derniers
Rendez-vous
au métro Saint-Paul*

le dilettante :
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

© le dilettante, 1995

ISBN 978-2-84263-536-7

À Danielle, encore et simplement.

Le règlement de l'Association

Quand l'Association des originaires de *** avait été créée, on avait beaucoup discuté. À un moment, quelqu'un avait suggéré quelque chose en yiddish pour l'élection du Comité, mais quelqu'un d'autre avait murmuré en français : « Ça, il faudrait le vérifier avec un spécialiste. » Le futur président qui inscrivait tout avait donc griffonné « spécialiste ». Allez savoir pourquoi la fille de l'un des participants, à qui on avait demandé de relire les notes et de taper à la machine les statuts, avait la tête ailleurs ? Elle avait bêtement ajouté, en plus du président, du vice-président, du secrétaire et du trésorier, un cinquième membre du Bureau : le spécialiste.

Personne n'avait relevé l'erreur et chaque année

on élisait donc scrupuleusement, en plus des quatre autres, un spécialiste.

À quoi servait-il? À pas grand-chose. De toute façon, le vice-président, le secrétaire et le trésorier ne servaient à pas grand-chose non plus, puisque Glatzig était président.

Mais maintenant que Naykart était entré au Bureau, les choses allaient changer. Lui était décidé à contrer Glatzig. À l'avant-dernière réunion, il avait levé la main pour dire :

– Un discours, je ferai pas, mais...

Quarante-cinq minutes plus tard, il avait ajouté :

– ... et puisqu'on m'a nommé spécialiste officiel cette année, j'ai quand même le droit de parler un peu de notre cher président Glatzig! Être président pour un an depuis 1921 jusqu'en 1956 aujourd'hui – même s'il y a eu la guerre et même si on n'est plus beaucoup maintenant – sans vouloir critiquer personne, c'est trop long pour un homme seul...

Le président l'avait alors interrompu :

– Qu'est-ce que ça veut dire un homme seul? Tout le monde est un homme seul, même les femmes! Mais s'il y a des gens qui s'intéressent seulement à la critique, on va, cette année, préparer les élections avec un papier. Un dictateur, je suis pas.

C'était ainsi que, pour la première fois, on avait effectivement organisé un vote à l'assemblée générale.

Il y avait eu deux candidats à la présidence : Glatzig, qui se représentait bien sûr, et Wolf Naykart.

Du coup, le poste inutile de spécialiste était aussi à pourvoir. Comme il n'intéressait personne, on persuada Bertolt Mitspil d'y être candidat et, par politesse, il accepta.

Arriva ensuite ce qui n'était pas prévu : Glatzig ne fut pas réélu. Le nouveau Bureau de l'Association fut donc composé de : Wolf Naykart, nouveau président, du vice-président toujours vice-président, du secrétaire toujours secrétaire, du trésorier toujours trésorier, et de Bertolt Mitspil, spécialiste.

Mitspil ne parlait pas beaucoup. Il était d'accord avec toutes les décisions du Bureau : date du bal annuel, couleur du papier à lettres, participation ou non aux activités d'autres amicales. Même quand il fallut prendre parti pour savoir si on donnerait du thé (chaud) ou de l'eau minérale (froide) à la prochaine assemblée générale, Mitspil se rallia à l'opinion dominante (Vichy Saint-Yorre), alors qu'il aurait préféré une boisson tiède. On ne pouvait donc pas dire qu'il était encombrant comme l'avait été Naykart avant de succéder à Glatzig.

Or, précisément un an après cette élection, le vieux Glatzig qui avait créé l'Association mourut.

Il avait déjà plus de quatre-vingts ans et c'était une chose naturelle, encore que la tristesse causée par sa non-réélection y fût peut-être pour quelque

chose. Cela étant, on envoya une délégation au cimetière de Bagneux pour l'enterrement, Wolf Naykart fit un bon discours, on participa aux prières chez la veuve de Glatzig, on parla de planter des arbres en l'honneur de l'ancien président, tout se passa dans les règles...

Dix jours après les obsèques, une réunion de bureau devait avoir lieu.

C'était d'ailleurs une date qui avait été prévue depuis longtemps car on avait des décisions importantes à prendre pour le choix de la salle du prochain bal. Certains penchaient pour l'*Hôtel Moderne*, place de la République, d'autres disaient que la salle était beaucoup trop grande et qu'il valait mieux se contenter d'un café ou d'un restaurant dans le quartier. Près du métro Saint-Paul par exemple ou, à la rigueur, vers la Bastille. En toute hypothèse, chacun, en se rendant au domicile de Naykart qui organisait la réunion, pensait que, ce soir-là, on aurait un débat intéressant.

Les premiers arrivés furent le secrétaire et le trésorier à qui la femme de Naykart offrit une part de gâteau. Ils refusèrent par prudence car les gâteaux de la présidente pouvaient empêcher de dormir un estomac normal, et, peut-être même, tuer d'éventuels opposants. Ils acceptèrent seulement un tilleul-menthe.

Mitspil arriva ensuite, vers neuf heures moins dix.

Naykart décida alors, puisqu'ils étaient tous réunis autour de la table de la salle à manger, d'ouvrir la séance.

Il allait prendre la parole, quand le vieux Glatzig qu'on avait enterré dix jours avant vint, comme si de rien n'était, s'asseoir sur une chaise restée libre. Et, toujours comme si de rien n'était, il commença à parler.

Simplement. Naturellement. Sans prendre de ton particulier.

Il se serait excusé, il aurait dit quelque chose du cimetière de Bagneux, de la mort, des fantômes, de tout ce que l'on pouvait admettre, les autres auraient peut-être compris !

Mais rien.

Glatzig se lança dans un discours sur les avantages de l'*Hôtel Moderne* et sur l'intérêt d'organiser la fête place de la République plutôt que dans un autre quartier. Il était tellement passionné par ce qu'il disait, que des perles de sueur s'étaient formées sur son front. Et pour un mort, il parlait avec véhémence, en pesant cependant le pour et le contre :

– D'un côté, répétait-il, l'*Hôtel Moderne*, c'est grand pour une petite société. Mais, d'un autre côté, dans une grande salle on peut mettre plus de monde que dans une petite. Remarquez : se tromper, on peut... J'écoute. Est-ce qu'il y a une opinion qui n'est pas d'accord ?

Personne n'osa émettre même l'ombre d'une contestation.

La femme de Naykart, revenue de la cuisine avec un plat plein de nouveaux gâteaux, en voyant ce qui se passait avait laissé tomber la grande assiette en faïence de Longwy qu'elle tenait à la main. Glatzig l'interpella :

– Madame Naykart, merci pour ce que je vois par terre. Mais un moment je vous demande : j'ai un discours à finir. Après, vous pourrez servir les gâteaux. Bon, alors je recommence.

Il reprit :

– Donc d'un côté, comme j'ai dit tout à l'heure, des fois il vaut mieux quelque chose dans l'intimité, mais d'un autre côté, on peut aussi s'arranger avec quelque chose de grand. Si quelqu'un a un avis contre, il peut dire.

Personne ne broncha.

– Donc, continua-t-il, il faut choisir. Je sais que le choix c'est toujours difficile. Si on pouvait ne pas choisir, les gens auraient déjà la moitié de soucis en moins. Mais il faut. Et je dis – comme ancien président et même comme créateur de cette société – que l'*Hôtel Moderne*, place de la République, c'est central, c'est grand, c'est traditionnel. Bien sûr, d'un autre côté il y a...

Glatzig aurait continué des heures, si, tout d'un coup, Bertolt Mitspil ne s'était levé.

Qu'un président mort vienne à une réunion de bureau, c'était déjà curieux, mais que quelqu'un d'insignifiant comme Mitspil ose l'interrompre, c'était extraordinaire. Les autres autour de la table pensèrent que, maintenant, il se passait effectivement quelque chose.

– Excusez-moi, dit Bertolt Mitspil.

Il s'était mis debout, la main levée, vaillant, impressionnant pour un timide.

– Excusez-moi, répéta-t-il. Est-ce que je peux poser une question ?

Glatzig, interrompu dans son discours, regarda le plafond, narquois.

Le silence régnait dans la salle à manger des Naykart.

Pendant plusieurs secondes il n'y eut aucun son, puis Glatzig hocha la tête. Apparemment de façon bienveillante. Tout le monde fut soulagé. Un scandale avec un mort, on préférerait l'éviter.

Glatzig fit un geste pour donner la parole à Bertolt Mitspil.

– Une question, on peut toujours poser, dit-il. Allez-y. Vous faites partie du Bureau. Allez-y.

– Voilà, soupira Mitspil, est-ce que vous trouvez normal qu'un mort donne son avis sur une question qui touche les vivants ?

Glatzig hocha la tête et répondit beaucoup plus bas que tout à l'heure :

– C’est-à-dire que...

Mitspil ne le laissa pas poursuivre :

– Alors, compte tenu des statuts de cette association, je vous demanderais – avec le plus grand respect – de quitter ce Comité et de retourner dans votre caveau à Bagneux !

Les gens autour de la table étaient sidérés. D’abord, Mitspil avait parlé comme un ministre, ensuite il avait osé discuter avec un fantôme.

Glatzig baissa la tête. La lumière du lustre ne se reflétait plus sur son crâne chauve et brillant. Il fit deux pas vers la porte de la salle à manger, sembla se raviser et revint à la table :

– Il a raison, dit-il en tendant un bras vacillant pour désigner Mitspil. Les morts n’ont pas de conseils à donner aux vivants. Même s’ils ont des choses à dire sur l’*Hôtel Moderne* ! Même s’ils ont des reproches à faire à ceux qui les ont éliminés tellement vite que c’est une grande honte !

Son bras avait bougé vers Naykart qui se taisait.

Il ne poursuivit pas. Le dos courbé, il repartit vers la porte, marchant sur les gâteaux tombés tout à l’heure.

– Excusez-moi pour l’interruption, j’espère que vous n’êtes pas offensés ? lança Mitspil de loin.

Glatzig se retourna, en souriant cette fois, et hocha la tête :

– Le règlement de la vie et le règlement de la

mort, c'est le règlement ! À mon avis, c'est dommage. Mais qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? On peut rien changer.

Il quitta la réunion, et la séance du Bureau reprit normalement.

Pensées, au-delà de la rue de la Cerisaie

Arthur Denkquell s'intéressait aux mystères du monde. Il disait à sa vendeuse en grignotant un reste de croissant :

– Prenez mon ami, le boulanger... Il travaille même la nuit. Qu'est-ce qui pousse un homme à faire des croissants au beurre qui me donnent mal à l'estomac, alors qu'il pourrait dormir ?

La vendeuse hochait la tête.

Elle hasardait :

– Et vous, vous le savez ?

Il la regardait gravement du haut de son mètre quatre-vingt-dix, et allait s'installer derrière la caisse pour réfléchir :

– Quelle importance en définitive... Ce qu'il faudrait d'abord savoir, c'est pourquoi un jour quelqu'un a imaginé de faire de la cuisine au beurre et

plus du tout à la pierre taillée? C'est ça qui était grandiose dans la préhistoire, mademoiselle Rose, disait-il mystérieusement.

Là, il était trop fort pour elle et elle ne pouvait plus suivre. Elle allait au fond du magasin inspecter le stock et revenait au bout de dix minutes vers la caisse où Denkquell finissait son bout de croissant. Elle demandait :

– Et vous croyez qu'on aura une nouvelle guerre?

Il réagissait instantanément, avalait la dernière miette de croissant et commençait à expliquer :

– Je vais vous dire... Vous vous souvenez du type qui avait un magasin pour hommes ici, rue de la Cerisaie, presque en face?

Elle faisait signe que non. Il poursuivait :

– Son successeur voulait faire comme nous, des chaussures pour dames. Quand je lui ai dit : « Si vous vous installez à deux pas de ma vitrine pour me faire concurrence avec des modèles que j'ai chez moi, ce sera la guerre! » qu'est-ce qui s'est passé alors?

Elle faisait signe qu'elle l'ignorait. Il se levait de derrière la petite caisse en acajou, allait vers le devant du magasin et disait en martelant les mots importants :

– Eh bien, il a *quand même* ouvert sa boutique, il a *quand même* vendu les mêmes modèles que moi,

et qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Réfléchissez...

Elle ouvrait de grands yeux bleus. Lui faisait durer le silence, puis disait fermement, en mettant la main à la poche de son gilet :

– Rien ! Il ne s'est rien passé. Que voulez-vous qu'il se passe ?

De toute façon, elle avait oublié la question qu'elle avait posée et regardait sa montre.

– Zut, il est déjà l'heure. Je vais manger mon midi. Vous m'excusez, hein ? À tout à l'heure.

Et elle disparaissait dans l'arrière-boutique pour y préparer sa gamelle.

Dix minutes après, il quittait la caisse, qu'il n'avait pas eu à ouvrir de la matinée, et allait suspendre à la porte un morceau de carton sur lequel était écrit : *Fermé de 12 h 10 à 13 h 10. En cas d'urgence, s'adresser au premier étage ou demander au commissariat l'adresse du marchand de chaussures de garde.*

La vendeuse terminait tranquillement son petit repas, puis lisait *Nous deux* ou *Intimité* pendant le temps de pause. Lui, alors, montait dans son appartement au-dessus du magasin. Il ne déjeunait pas, se contentant des deux croissants grignotés vers onze heures et demie, et il profitait de l'heure de table pour écrire ses pensées. Elles commençaient ainsi :

« Le siècle avait trente ans quand je suis né dans une clinique qui a dû être démolie six mois après pour cause d'insalubrité. Je serais né en 1931, j'aurais eu la chance de voir le jour dans une clinique neuve. Je me suis toujours interrogé sur les raisons qui poussaient à naître ici ou là, à tel ou tel moment. »

Il analysait ensuite les causes qui l'avaient amené à abandonner, en se mariant, son métier initial de chasseur pour hommes et à devenir chasseur pour dames. Les choses avaient bien marché pendant tout le temps de son mariage – deux ans –, puis ç'avait été la chute du chiffre d'affaires liée au chagrin éprouvé après la disparition de son épouse partie au Venezuela avec le frère de quelqu'un du quartier. Là encore, il y avait beaucoup d'interrogations à préciser. Il sentait que la rédaction prendrait longtemps, mais il avait tout l'avenir devant lui.

Ce jour-là, vers une heure, il abandonna, et redescendit au magasin où Rose, la vendeuse, terminait une histoire complète dans *Nous deux*.

– C'est intéressant ? demanda-t-il.

Elle leva la tête et soupira :

– Oui, mais c'est dur à comprendre les histoires d'amour des journaux.

Il soupira aussi :

– L'amour, mademoiselle Rose, c'est encore plus compliqué que vous croyez...